

Dissertation n°7

Commence par le corrigé rédigé ci-dessous ; la fiche qui en donne la recette vient ensuite.

Chrétien de Troyes, *Le Chevalier de la charrette*

Objet d'étude : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle

Parcours associé : le roman et l'invention de l'amour

En quoi la défaillance du monde arthurien rend-elle possible l'invention de l'amour dans le roman de Chrétien de Troyes ?

Vous répondrez à cette question dans un développement organisé. Votre réflexion prendra appui sur le roman *Le Chevalier de la charrette* de Chrétien de Troyes au programme, sur le travail mené dans le cadre du parcours associé et sur votre culture personnelle.

Introduction

① **Amorce.** Dans les romans arthuriens, la cour du roi Arthur figure d'ordinaire le centre rayonnant de toutes les valeurs chevaleresques, le lieu d'où partent les aventures et où revient la gloire. *Le Chevalier de la charrette* s'ouvre à rebours de cette image : dès la fête de l'Ascension, la cour assiste, paralysée, à l'enlèvement de la reine.

② **Rappel du sujet.** Le sujet invite à se demander : « En quoi la défaillance du monde arthurien rend-elle possible l'invention de l'amour dans le roman de Chrétien de Troyes ? »

③ **Analyse des termes.** Trois expressions portent la question. La *défaillance du monde arthurien* désigne la faillite du roi, de la cour et de l'institution chevaleresque, incapables de protéger ce qu'ils ont de plus précieux. L'expression *rend possible* établit un lien de cause : la crise serait la condition même de ce qui advient, et non un simple décor. *L'invention de l'amour* renvoie enfin à la création par le roman d'un code, de rites et d'un langage amoureux nouveaux. Une tension surgit, car une faillite politique ressemble à un désastre, quand le sujet en fait la source d'une création : la ruine de l'institution deviendrait le berceau de la passion.

④ **Chemin vers la problématique.** La cour devrait produire elle-même le défenseur de la reine ; le roman écarte cette attente et confie le sauvetage à un amant d'abord anonyme, dont la passion finit par servir la communauté entière.

⑤ **Problématique.** Comment le vide creusé par la faillite du roi et de la cour ouvre-t-il l'espace où l'amant invente un amour dont la force finit par sauver la communauté entière ?

⑥ **Annonce du plan.** En quoi le roi se révèle-t-il d'abord impuissant à protéger la reine ? Comment ce vide appelle-t-il un sauveur que seul l'amant consent à devenir ? Pourquoi l'amour de cet amant prend-il enfin une portée collective ?

⑦ **Transition.** Le roman s'emploie d'abord à établir, scène après scène, l'impuissance du roi.

I. Le roi impuissant

I.1. Le défi de Méléagant : un roi déclaré sans force

L'autorité royale est frappée de nullité dès la scène d'ouverture, **ARGUMENT car** un chevalier inconnu vient déclarer en pleine cour qu'Arthur a perdu tout pouvoir sur les siens. **JUSTIFICATION En effet**, Méléagant surgit au milieu de la cour plénière de l'Ascension et se vante de retenir prisonniers des sujets du royaume : son **défi** public vise la **souveraineté** même, le **tutoiement** consomme l'irrévérence envers le **roi**, la **provocation** s'adresse à la **cour** entière, et la **négation** de toute **force** proclame l'**impuissance** de l'**autorité**. La solennité de la fête de l'Ascension, qui réunit tout le royaume, amplifie le scandale de cette entrée en matière et transforme un affront privé en humiliation publique. Le cadre choisi par le récit place la faillite du pouvoir sous le regard de la communauté rassemblée, au moment précis où le souverain devrait resplendir. **EXEMPLE** L'agresseur lance au souverain : « tu n'as ni la force ni les biens qui te permettraient de les récupérer » (v. 57-58). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** Le tutoiement rabaisse le souverain au rang d'un homme quelconque, tandis que la négation lui retire l'un après l'autre les deux appuis de tout pouvoir, la force des armes et la richesse ; l'ordre arthurien est déclaré nul avant même que l'intrigue commence. **RÉCAPITULATIF Par conséquent**, la défaillance du monde arthurien est posée dès les premiers vers comme la donnée initiale du roman.

↳ **Phrase de liaison.** Ce défi venu du dehors suffit-il, ou la défaillance se confirme-t-elle dans la bouche même du roi ?

I.2. L'aveu du roi : endurer sans pouvoir amender

L'impuissance se change en abdication, **ARGUMENT car** le roi reconnaît lui-même qu'il ne peut plus rien contre la loi qui le lie. **JUSTIFICATION En effet**, sitôt le défi lancé, Arthur confesse sa **faiblesse** devant les siens, et la **coutume** du **don** contraignant ne le liera que quatre-vingt-dix vers plus loin : l'**aveu** du **garant** de l'**ordre** vaut **abdication**, la **loi** qu'il acceptera bientôt se retournera contre lui, et la **résignation** du souverain le réduit dès l'ouverture à la **passivité**. Le récit noue le renoncement à la contrainte que le roi acceptera lui-même, de sorte que la faute procède du dedans, du garant même de l'ordre. La parole royale, qui devait fonder la protection de la reine, se retourne en instrument de son abandon et scelle par avance le désengagement du souverain. Le récit installe une vacance que la fonction royale se montre incapable de remplir. **EXEMPLE** Le récit note : « il lui faut bien endurer ce qu'il ne peut amender, mais que cela lui pèse durement » (v. 61-63). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** L'aveu, rapporté au style indirect, est donné comme une vérité établie, tandis que le verbe endurer voue le souverain à subir ce que sa fonction lui commandait de corriger ; le roi souffre de son renoncement et ne le change pourtant pas en acte. **RÉCAPITULATIF Par conséquent**, le roi creuse dès l'ouverture le vide que l'amant viendra remplir.

↳ **Phrase de liaison.** Cet aveu reste-t-il une parole, ou se traduit-il en acte devant la cour entière ?

I.3. La reine livrée à Keu : le protecteur qui cède

La faillite royale culmine dans la remise de la reine, **ARGUMENT car** le mari livre lui-même son épouse au sénéchal. **JUSTIFICATION** Lié par la **promesse** arrachée par Keu, Arthur tombe dans le **piège** du don contraignant et remet la reine au **sénéchal** : le **mari** cède son **épouse** comme une **monnaie** d'échange, l'**ironie** de la situation est cruelle, le **légalisme** tient lieu de courage, et la **consternation** de la cour, qui blâme tout haut sans bouger, dévoile la fausse **fatalité** derrière laquelle le roi s'abrite. Le geste transforme l'épouse en objet d'une transaction réglée par la coutume, et la remise s'accomplit devant une cour qui juge

la demande à voix haute, « par toute la maison on dit que c'était orgueil, outrage et déraison » (v. 185-187), sans que personne aille pour autant les suivre (v. 222-223) : témoin lucide et impuissant de sa propre déchéance. Le récit pousse la faillite jusqu'à son terme, le point où le pouvoir abdique sa raison d'être.

EXEMPLE Arthur déclare alors : « Dame, sans qu'il y ait à discuter, il vous faut partir avec Keu. » (v. 190-191).

EXPLICATION DE L'EXEMPLE La tournure impersonnelle il vous faut masque la responsabilité du roi derrière une nécessité prétendue, tandis que le refus de toute discussion ferme la parole au moment où la parole devrait défendre la reine ; le mari cède ce qu'il devait protéger. **RÉCAPITULATIF** La reine part sans défenseur légitime, et la place du protecteur demeure vacante.

⇒ **Transition (entre les parties I et II)**. La défaillance du roi laisse la reine sans défenseur et la cour sans honneur. La persistance de ce vide impose de chercher qui pourra l'occuper et à quel prix. Cette orientation appelle un examen de l'appel que ce manque adresse à un sauveur encore inconnu.

II. Le vide appelle un sauveur

II.1. Le doute jeté sur la chevalerie de la cour

Le manque prend la forme d'un doute public, **ARGUMENT car** Méléagant met en cause la valeur de toute la chevalerie de la cour. **JUSTIFICATION** Sur le point de sortir, l'agresseur se retourne et lance son **marché** : la **restriction** qu'il formule est une **insulte** calculée, le **doute** porte sur la **chevalerie** entière, la **confiance** du roi en ses hommes est publiquement mise en cause, la reine devient l'**enjeu** d'un **pari**, et le **discrédit** atteint la **valeur** de toute la cour. La provocation, lancée au moment du départ, prend la forme d'un pari public qui expose la cour au jugement de tous les présents et suspend l'honneur collectif à la réponse d'un seul homme. Le récit convertit le rapt de la reine en épreuve de la valeur chevaleresque, épreuve dont l'issue engage la réputation entière du royaume. **EXEMPLE** Méléagant achève sa provocation : « s'il y a à ta cour ne serait-ce qu'un chevalier en qui tu aies assez de confiance pour oser lui remettre la reine » (v. 70-73). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** La restriction ne serait-ce qu'un insinue que la cour entière compte à peine un homme fiable, tandis que le verbe oser déplace l'épreuve de la force vers le courage ; le défi ouvre une place que nul chevalier présent ne semble en mesure d'occuper. **RÉCAPITULATIF** Le roman naît d'un doute jeté sur la chevalerie, doute que seul un sauveur pourra lever.

↳ **Phrase de liaison**. Quel prix ce sauveur devra-t-il payer pour répondre à l'appel ?

II.2. La charrette : le prix de la place vide

La place laissée vide exige un prix exorbitant, **ARGUMENT car** le futur sauveur devra consentir à la mort sociale. **JUSTIFICATION** Le narrateur interrompt le récit pour exposer la coutume de la **charrette**, ce **pilori** roulant réservé aux **condamnés** : l'**infamie** frappe qui y monte, l'**exclusion** est totale, la **privation** des **honneurs** s'accompagne des **huées** de la foule, et l'**accumulation** négative du texte prononce un **verdict** social sans appel. La digression du narrateur suspend l'action pour graver dans l'esprit la portée du supplice, et l'énumération des châtiments installe la charrette en signe d'infamie que la société entière reconnaît. Le prix réclamé au futur sauveur se mesure à cette exclusion absolue, où celui qui monte perd d'avance son rang, sa parole et sa place parmi les vivants de la cour. **EXEMPLE** Le narrateur rappelle le sort de qui y montait : « il avait perdu tous les honneurs, il n'était plus jamais écouté à la cour, ni honoré, ni fêté » (v. 336-338). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** L'accumulation négative dresse la liste des privations, honneur, parole,

fête, tandis que la société parle d'une seule voix pour condamner d'avance le geste qui sauvera la reine ; répondre à l'appel suppose de renoncer à toute existence sociale. **RÉCAPITULATIF** Le vide arthurien attend un être capable de sacrifier son honneur même.

↳ **Phrase de liaison.** Qui peut consentir à un tel prix, et au nom de quoi ?

II.3. Le saut dans la charrette : l'amant comble le vide par la honte acceptée

Seul l'amant consent à ce prix, **ARGUMENT car** l'amour lui commande d'accepter la honte que tous refusent. **JUSTIFICATION** Au terme d'une délibération de deux pas où **Raison** retient le héros, **Amour**, maître du **cœur**, ordonne le **saut** dans la charrette, sous les yeux de Gauvain qui refuse pour sa part d'y monter : l'**obéissance** au **commandement** balaie l'**hésitation**, le **sacrifice** de l'honneur devient le prix du salut de la reine, et l'**élan** de l'amant convertit la **honte** en preuve d'amour. La brièveté de l' hésitation, comptée en deux pas seulement, mesure la victoire immédiate du sentiment sur le calcul de la réputation. Le contraste avec le refus de Gauvain souligne que seul l'amour arme le héros du courage de la disgrâce, quand la prudence retiendrait tout autre chevalier au bord du geste. **EXEMPLE** Le narrateur tranche : « Amour le veut, et il y saute : que lui importe la honte, puisqu'Amour le commande et le veut. » (v. 375-377). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** Le verbe sauter dit l'élan enfin libéré après les deux pas comptés, tandis que la question rhétorique que lui importe la honte congédie le jugement du monde ; là où le roi endurait, l'amant choisit. **RÉCAPITULATIF** Le vide creusé par la défaillance arthurienne trouve dans l'amant, et dans lui seul, la force qui le comble.

⇒ **Transition (entre les parties II et III).** L'amant occupe la place que l'institution a désertée. La persistance de cette substitution impose de mesurer ce que son amour apporte à la communauté entière. Cette orientation appelle un examen de la portée collective d'une passion d'abord privée.

III. La portée collective de l'amant

III.1. La tombe prophétique : l' élu annoncé

Le récit construit une attente messianique, **ARGUMENT car** une tombe prophétique annonce un élu avant de le nommer. **JUSTIFICATION** Dans un **cimetière**, un **moine** montre au héros un **tombeau** de marbre dont la **dalle** porte une **épitaphe** en forme d'**oracle** : la **prophétie** promet la délivrance des prisonniers, l'**élu** reste voilé par l'**anonymat**, et l'**attente** messianique investit le chevalier sans nom. La mise en scène funéraire prête à l'aventure une gravité sacrée et hausse la quête d'un amant vers l'accomplissement d'un dessein qui dépasse sa personne. L'inscription gravée fixe par avance le rôle du libérateur avant que le récit consente à lui donner un visage, de sorte que l'attente d'un peuple entier se cristallise autour d'une figure encore voilée. Le tombeau fonctionne en oracle et confère à l'amour privé la dimension d'une promesse offerte à toute une communauté captive. **EXEMPLE** L'épitaphe proclame : « Celui qui lèvera cette dalle, seul, par son propre corps, délivrera ceux et celles qui sont prisonniers » (v. 1900-1903). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** Le pronom celui qui désigne un libérateur que rien ne nomme encore, tandis que la précision par son propre corps annonce que la délivrance passera par la personne même du héros ; l'amant anonyme soulève la dalle et se révèle l' élu. **RÉCAPITULATIF** L'amour privé de Lancelot est inscrit d'avance dans un destin collectif.

↳ **Phrase de liaison.** Cette attente gravée dans la pierre trouve-t-elle un écho dans la voix des hommes ?

III.2. « Il les délivrera tous » : l'espérance d'un peuple

L'espérance d'un peuple entier se fixe sur l'amant, **ARGUMENT car** la rumeur fait de lui le libérateur promis. **JUSTIFICATION** Un écuyer accourt annoncer la **révolte** des **captifs** de Logres : la **rumeur** désigne le chevalier inconnu comme le **libérateur** promis, l'**espérance** d'un **peuple** en **exil** investit un anonyme, la **fonction de sauveur** précède l'identité, et la **délivrance** attendue prend la mesure d'une communauté entière. La nouvelle apportée par l'écuyer propage de bouche en bouche l'espoir d'une délivrance et transforme un chevalier anonyme en recours d'un peuple exilé loin de sa terre. La fonction de sauveur devance ici l'identité, de sorte que la foule des captifs reporte sur un inconnu l'attente que la cour d'Arthur avait laissée sans réponse. Le récit élargit la portée de la quête amoureuse aux dimensions d'une population tout entière suspendue à un seul bras. **EXEMPLE** L'écuyer rapporte la rumeur : « Tous disent en ce pays qu'il les délivrera tous » (v. 2300-2301). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** Le redoublement de tous embrasse à la fois ceux qui parlent et ceux qui seront sauvés, tandis que le pronom il tient lieu du nom encore tu ; la quête d'une femme aimée devient la cause d'un peuple entier. **RÉCAPITULATIF** La passion de l'amant recueille l'espérance que la cour d'Arthur avait déçue.

↳ **Phrase de liaison.** Cette espérance collective est-elle enfin ratifiée par la cour elle-même ?

III.3. La joie unanime : l'amant sauveur de la communauté

La joie finale consacre l'amant en sauveur public, **ARGUMENT car** la cour entière ratifie sa victoire. **JUSTIFICATION** Sitôt le **félon** vaincu au terme du **duel** final, l'assistance éclate en **joie** : l'**unanimité** de la liesse porte le **triomphe**, le **cortège** escorte le vainqueur, la **victoire** vaut **consécration**, et la **réhabilitation** de l'homme de la charrette rend à la **société** courtoise son unité. La victoire remportée sur le félon efface l'infamie attachée au geste de la charrette et réintègre le héros au cœur de la communauté qui l'avait rejeté. La liesse partagée, où le souverain lui-même se joint à l'allégresse générale, scelle la réconciliation de l'amant et du monde arthurien réuni. Le dénouement consacre en sauveur public celui que l'amour avait d'abord voué au mépris, et rend au royaume la cohésion perdue au seuil du récit. **EXEMPLE** Le narrateur conclut : « Le roi et tous ceux qui sont là en mènent et en font grande joie. » (v. 7093-7094). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** Le roi figure en tête de la liesse, tandis que la formule tous ceux qui sont là étend la joie à l'assistance entière ; celui que la charrette avait exclu de toutes les cours est désormais fêté par la cour même. **RÉCAPITULATIF** L'amour né de la défaillance arthurienne rend au monde arthurien la cohésion qu'il avait perdue.

Conclusion

① **Réponse.** La défaillance du monde arthurien rend possible l'invention de l'amour parce qu'elle ouvre un espace laissé vacant par le pouvoir légitime ; l'amant seul vient combler ce vide, et sa passion, d'abord privée, prend une portée collective qui rend à la communauté sa cohésion.

② **Récapitulatif.** Le roman établit d'abord l'impuissance du roi, du défi de Méléagant à l'aveu d'Arthur et à la remise de la reine au sénéchal ; il montre ensuite que ce vide appelle un sauveur, du doute jeté sur la chevalerie au prix de la charrette, que seul l'amant accepte de payer ; il donne enfin à cet amour une portée collective, de la tombe prophétique à l'espérance des captifs, jusqu'à la joie unanime qui consacre l'amant en sauveur public.

③ **Ouverture.** Là où la chanson de geste confiait le salut collectif au vassal fidèle de son empereur, Chrétien le confie à un amant que sa passion a d'abord déshonoré ; cette promotion de l'amour privé en force publique annonce une longue lignée romanesque, jusqu'à *La Princesse de Clèves*, où le destin d'une cour entière se joue encore dans le secret d'un cœur.

Note à l'élève (*hors planche*)

Ce corrigé est un **modèle à imiter, pas à recopier**. Ce qui compte, c'est la mécanique, visible ici à découvert.

- **Le piège du sujet : s'arrêter à la défaillance.** L'expression « rend possible » commande tout : la crise arthurienne doit être traitée comme la condition de l'invention de l'amour ; un devoir qui se contenterait de décrire la faillite du roi manquerait la question, qui exige de suivre le lien de cause jusqu'à l'amant et à sa portée collective.
- **Le plan avance, il ne balance pas.** Chaque partie naît de la précédente : le constat du vide appelle un sauveur, et le sauveur venu de l'amour rend à la communauté ce que le roi avait perdu.
- **Chaque sous-partie a la même horloge interne :** un argument court articulé par « car », une justification qui s'ouvre sur « En effet », une citation brève localisée au vers, son explication, puis un récapitulatif qui commence par « Par conséquent ».
- **Les mots en gras** sont des repères de vocabulaire, dix par justification : ils répondent à l'attente lexicale du correcteur et tombent sur la copie manuscrite.

Fiche méthode : écrire la dissertation pas à pas (sujet 7)

Appui : sujet 7 · Chrétien de Troyes, *Le Chevalier de la charrette*

Pose cette fiche à portée de regard, comme un plan d'architecte au bord du chantier. Le corrigé du sujet 7 est un château entièrement construit d'après ces règles, et d'après elles seules : lis la fiche, puis promène-toi dans le corrigé pierre par pierre, tu reconnaîtras tout.

Sujet 7. « En quoi la défaillance du monde arthurien rend-elle possible l'invention de l'amour dans le roman de Chrétien de Troyes ? »

Pourquoi une dissertation ?

On te fait écrire des dissertations pour un seul but de fond : **apprendre à argumenter**, autrement dit **appuyer une idée sur une raison**. Le plan, l'introduction, les citations sont l'échafaudage ; l'argument est la pierre porteuse. Donner ton avis ou raconter l'histoire, c'est poser des cailloux au sol : rien ne monte.

L'argument : le test du « car »

Comment savoir si tu tiens une vraie pierre de taille ? Éprouve-la.

- « Méléagant enlève la reine sous les yeux de la cour. » Un argument ? Non : un **fait**, un bloc brut, il ne porte rien.
- « Méléagant enlève la reine, et c'est humiliant pour Arthur. » Toujours pas : tu **juges**, sans donner ta raison.
- « Méléagant enlève la reine sous les yeux de la cour, **car** le roman veut établir d'emblée que l'ordre arthurien ne protège plus rien. » Cette fois la pierre est taillée : une idée, **et la raison qui la soutient**.

Tout repose sur un mot : « **car** ». Retiens ce geste tant que tu apprends le métier : **si tu peux glisser un « car » dans ta phrase, tu tiens un argument** ; si aucun « car » ne trouve sa place, tu manipules le plus souvent un simple **fait** ou une **opinion**. La langue est plus souple que cette règle, bien sûr ; elle reste ton niveau à bulle le plus fiable pour l'instant. Avec l'expérience, le « car » pourra s'effacer de la phrase : tu reconnaîtras l'argument à l'œil nu. Aujourd'hui, garde-le visible.

Trois pierres taillées pour ton sujet :

- « Le roi creuse lui-même le vide, **car** son aveu le voue à endurer ce qu'il devrait corriger. »
- « La charrette fixe le prix de la place vide, **car** sauver la reine exige d'accepter l'infamie. »
- « L'amour de l'amant prend une portée collective, **car** la rumeur fait de lui le libérateur promis. »

Voilà pourquoi, dans le corrigé, **chaque sous-partie s'ouvre par un argument articulé par « car »** : c'est la marque du tailleur sur la pierre.

Le piège de l'érudition. Comme correcteur du bac, je lis chaque année des copies d'une culture impressionnante où ne se dresse pas un seul argument. **Une copie sans argument, si savante soit-elle, ne dépasse pas 7 sur 20.** Imagine un bâtisseur qui fait livrer sur son terrain des pierres magnifiques, du chêne massif, des ardoises fines, puis déclare : « Admirez mon château. » Il n'a rien bâti : il a entassé des matériaux. Réciter ton cours ou recopier une notice d'encyclopédie, c'est exactement ce tas de pierres. Ici, tu vas apprendre à **monter des murs** : le savoir devient un édifice le jour où un « car » le scelle à une idée.

Dernière présentation avant le chantier : ton correcteur. Vois-le en **méchant dragon** qui tourne au-dessus de l'édifice en cherchant la fissure. Toute cette fiche t'apprend à bâtir si solide qu'il n'aura rien à griffer ; à la fin, tu entreras même dans sa tête.

1. Arpenter le terrain : comprendre le sujet

Trois gestes de géomètre, avant la première pierre.

- **Recopie le sujet mot pour mot**, guillemets compris. Interdiction d'y toucher.
- **Souligne les mots-clés**. Ici trois expressions : la *défaillance du monde arthurien*, *rend possible*, *l'invention de l'amour*.
- **Nomme la forme de la question**. Ce sujet s'ouvre par « **en quoi** » : la thèse est donc **tenue pour acquise**. Personne ne te demande *si* la défaillance rend l'amour possible ; on te demande **par quel mécanisme** elle le rend possible. C'est un **sujet de causalité** : ta copie doit remonter la chaîne, maillon après maillon, de la poutre qui cède jusqu'à l'amour qui s'invente. Deux effondrements guettent le bâtisseur pressé : **raconter le début du roman** (tu poses des faits, aucun mur ne monte) et **t'arrêter à la défaillance** (tu décris la ruine en oubliant l'édifice neuf qu'elle rend possible, l'invention de l'amour).

2. L'introduction : le porche en sept pierres

Sept temps, toujours dans cet ordre, une pierre par assise, jamais mélangées.

N° Temps	Ce que tu écris	Sur le sujet 7
① Amorce	Un fait littéraire ou historique, phrase ici, courte	La cour d'Arthur, centre rayonnant des romans arthuriens ; dès l'Ascension, elle assiste paralysée à l'enlèvement de la reine
② Rappel du sujet	Le sujet recopié mot pour mot	« En quoi la défaillance... l'invention de l'amour ? »
③ Analyse des termes	Les mots-clés définis, avec leur tension	défaillance · rend possible · invention de l'amour
④ Chemin vers la problématique	Tu resserres jusqu'à un nœud	La cour devrait fournir le défenseur de la reine ; le roman confie le sauvetage à un amant anonyme dont la passion servira tous
⑤ Problématique	Une seule question, jamais binaire	Comment le vide creusé par la faillite du roi et de la cour ouvre-t-il l'espace où l'amant invente un amour dont la force finit par sauver la communauté entière ?
⑥ Annonce du plan	Trois questions, une par partie	(les trois étages ci-dessous)
⑦ Transition	Une phrase qui ouvre la partie I	« Le roman s'emploie d'abord à établir, scène après scène, l'impuissance du roi. »

Les points qui coïncident souvent

L'amorce. Elle ouvre le porche avec un fait précis, littéraire, historique ou esthétique, qui prépare le sujet sans le répéter. Bannis les formules creuses du type « de tout temps » : elles sonnent comme un coup de marteau dans le vide. Ici, pars de l'image attendue de la cour arthurienne, foyer de toutes les valeurs, pour montrer que le roman s'ouvre à rebours : la cour regarde, impuissante, la reine partir.

Pourquoi recopier le sujet. Deux raisons. Tu prouves au dragon que tu bâtis sur le terrain qu'on t'a assigné, et non sur la parcelle voisine ; et la copie mot à mot t'oblige à lire l'énoncé de près. La moindre reformulation déplace les bornes du terrain : c'est le début du hors-sujet.

De l'analyse des termes à la problématique. Quatre pas, comme quatre coups de fil à plomb.

Pas 1. Définir les mots dans le texte. Prends chaque expression du sujet et donne-lui son sens dans *ce roman*, plus précis que le sens courant.

- *La défaillance du monde arthurien* : la faillite du roi, de la cour et de l'institution chevaleresque, incapables de protéger ce qu'ils ont de plus précieux.
- *Rend possible* : un lien de cause ; la crise serait la condition même de ce qui advient, bien plus qu'un décor.
- *L'invention de l'amour* : la création par le roman d'un code, de rites et d'un langage amoureux nouveaux.

Pas 2. Faire surgir la tension. Pose les définitions côte à côte et cherche où les murs se heurtent. La tension n'est jamais écrite dans l'énoncé, tu dois la dégager toi-même : une faillite politique ressemble à un désastre, or le sujet en fait la source d'une création. La ruine de l'institution deviendrait le berceau de la passion.

Pas 3. Resserrer jusqu'au nœud. La tension est encore un vaste pan de mur ; ramène-la au point précis où elle porte tout le poids. Suis la charge : la cour devrait produire elle-même le défenseur de la reine ; le roman écarte cette attente et confie le sauvetage à un amant d'abord anonyme, dont la passion finit par servir la communauté entière.

Pas 4. Poser la problématique. Transforme ce nœud en **une seule question**, précise, et jamais binaire (aucune question à laquelle on répond par oui ou par non). Ici : « Comment le vide creusé par la faillite du roi et de la cour ouvre-t-il l'espace où l'amant invente un amour dont la force finit par sauver la communauté entière ? »

Ce chemin en quatre pas est ton **fil à plomb** : il fait descendre la problématique tout droit depuis l'analyse des mots. Sans lui, la question semblerait posée au hasard ; avec lui, elle tombe exactement à l'aplomb de ce que tu viens de montrer.

3. Le plan : des fondations aux étages

Ton plan suit **un seul mouvement ascendant**, où chaque étage repose sur le précédent et rend le suivant nécessaire. Méfie-toi du catalogue (trois tas de pierres alignés) et des deux blocs face à face (« la défaillance » d'un côté, « l'amour » de l'autre) : rien de tout cela ne monte.

- **I. Le roi impuissant** : la poutre maîtresse cède ; défi de Méléagant, aveu d'Arthur, reine livrée à Keu.
- **II. Le vide appelle un sauveur** : la brèche fixe son prix ; doute jeté sur la chevalerie, coutume de la charrette, saut de l'amant.
- **III. La portée collective de l'amant** : l'édifice neuf s'élève ; tombe prophétique, espérance des captifs, joie unanime.

Ce plan répond exactement au « **en quoi** » du sujet : chaque partie est un **maillon de la chaîne causale**. La défaillance creuse le vide (I), le vide appelle et tarifie un sauveur (II), le sauveur venu de l'amour rend à la communauté sa cohésion (III). Retire un maillon et la chaîne casse : voilà le signe d'un plan de causalité bien monté.

4. Le paragraphe : cinq gestes du tailleur de pierre

Chaque sous-partie enchaîne **cinq temps**, toujours dans le même ordre. Dans le corrigé, chacun porte une étiquette de couleur ; voici le geste que chacune recouvre.

- **ARGUMENT** Une phrase courte, articulée par **car** placé après une virgule. Tu poses la pierre porteuse.
- **JUSTIFICATION** Elle commence par **En effet**. Tu étales le mortier : tu développes et tu analyses, sans citation encore.
- **EXEMPLE** Une citation **brève**, intégrée à la phrase, introduite par un verbe (*dit, écrit, déclare*), et **localisée au vers** (v. 375-377).
- **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** Tu sondes la pierre : un mot, une tournure, une image, l'effet produit.
- **RÉCAPITULATIF** Il commence par **Par conséquent**. Tu vérifies l'aplomb et tu refermes sur l'idée gagnée.

Détail du corrigé. **En effet** et **Par conséquent** apparaissent en toutes lettres dans les **deux premières sous-parties** seulement, le temps de montrer la charpente. Ensuite, l'étiquette les remplace : tu les effaces.

5. Entre les paragraphes : passerelles et escaliers

Deux ouvrages distincts, à ne jamais confondre.

- **La liaison**, passerelle entre deux sous-parties d'une même partie : une **petite question**, brève. Dans le corrigé : « Quel prix ce sauveur devra-t-il payer pour répondre à l'appel ? » Elle t'évite de poser deux pièces côte à côte sans porte entre elles.
- **La transition**, escalier entre deux parties, en **trois phrases** : un acquis qui ne suffit plus, un manque qui apparaît, une direction qui appelle la partie suivante. Elle mesure ce que l'étage inférieur porte déjà, puis indique où l'escalier mène.
- **Interdit** : « nous avons montré que... ». La transition regarde vers l'étage suivant ; reformule l'idée acquise au lieu de te retourner sur la méthode.

6. Les mots-repères en gras

Dans chaque justification, **dix mots en gras**. Ils répondent à l'**attente lexicale du correcteur** : le dragon parcourt ta copie en cherchant les mots propres à l'œuvre, en vieux bâtisseur qui reconnaît au premier regard la pierre du pays.

Chaque œuvre a sa carrière de mots. Chez Chrétien de Troyes, tu penses avec *défaillance*, *souveraineté*, *don contraignant*, *coutume*, *charrette*, *infamie*, *honte*, *sénéchal*, *prophétie*, *élu*, *libérateur*, *délivrance*, *fine amor* ; chez Zola, avec *hérédité*, *milieu*, *déterminisme*, *tare*. Employer le mot juste prouve que tu tailles dans la bonne carrière au lieu de plaquer un enduit passe-partout. Ces termes sont aussi tes **prises** vers la pensée de l'auteur : nommer le *don contraignant*, la *coutume* ou l'*élu*, c'est reconstruire, mot après mot, l'intention de Chrétien. Le vocabulaire **est** l'analyse même.

Sur la copie manuscrite, le gras disparaît : rien n'y est jamais mis en gras. Les mots, eux, restent : ce sont eux que le dragon vient chercher.

Deux temps, aussi distincts que l'extraction et la pose. À ce stade tu récoltes des **mots**, rien que des mots : la rédaction attendra son tour. L'appareilleur commence par sortir ses blocs de la carrière ; il ne songe au mur qu'une fois le sol couvert de pierres.

Premier temps : chercher, sans te censurer. Fais comme l'appareilleur qui étale toutes ses pierres devant lui avant d'en choisir une seule. Ton étal, c'est un **cercle** : loges-y le **mot-clé de l'argument**, puis fais partir **dix rayons** vers l'extérieur. Sur ces rayons, dépose une **quinzaine de mots** que le mot central attire à lui : notions, images, synonymes, effets. Interdis-toi de trier pour l'instant : tu sors les blocs au grand jour, et aucun ne sait encore s'il finira dans le mur. Ce jeu d'association réveille la part de ton cerveau qui relie librement les idées, ta part intuitive. Donne-lui les clés du chantier.

Second temps : choisir. Repasse devant ton étal en appareilleur exigeant. Libre à toi d'en sceller dix, cinq, ou **aucun** : une pierre sortie de la carrière n'a aucun droit acquis sur le mur. Celles qui portent entrent dans l'appareil ; les autres attendent au bord du chantier, et personne ne leur en veut.

Puis rédige. Sur le gabarit, une seule cote à respecter : ta justification fait **au moins 360 signes**, soit environ **cinq lignes**, et le mur peut monter plus haut si le cœur t'en dit. Tu retrouves l'ordre du chantier : le vocabulaire vient *avant* la phrase, comme la pierre arrive taillée avant que le mortier ne la fixe. Chercher ses mots après coup reviendrait à plaquer un parement sur un mur déjà crépi.



Soleil de la sous-partie I.1 : au centre, l'argument ; autour, les mots sortis de la carrière. Le corrigé en emploie dix, mais rien n'y oblige : tu aurais pu n'en sceller que quelques-uns.

7. La conclusion : poser le toit

- ① **Réponse.** Réponds enfin à la problématique, en une phrase nette : la défaillance ouvre un espace vacant, l'amant seul le comble, et sa passion privée rend à la communauté sa cohésion.
- ② **Récapitulatif.** Retracer la montée des trois étages, sans les recopier : l'impuissance du roi, le vide qui appelle un sauveur au prix de la charrette, la portée collective de l'amour.
- ③ **Ouverture.** Un autre texte, un prolongement. C'est le **seul** endroit du devoir où un exemple hors de l'œuvre a droit de cité : ici la chanson de geste, qui confiait le salut au vassal fidèle, puis *La Princesse de Clèves*, où le destin d'une cour se joue encore dans le secret d'un cœur.

8. Les règles du chantier

Cinq règles qui tiennent l'édifice debout.

- **Citations** exactes, brèves, repérées au vers comme chaque pierre porte sa marque de taille. Tu n'écris jamais « cette citation » pour les annoncer.
- **Sources.** Ta carrière principale reste l'œuvre au programme : chaque preuve en est extraite. Le parcours fournit la pierre d'appoint. Quant aux exemples non littéraires, le chantier leur est fermé, l'ouverture exceptée.
- **Le lecteur** reste interdit de chantier : ne le mets jamais en position de sujet dans ta phrase, et rattache chaque effet au texte lui-même.
- **Connecteurs d'articulation** (*mais, or, donc, ainsi, cependant, pourtant, néanmoins...*) : réserve-les aux seuils, au passage d'une sous-partie à l'autre, et bannis-les **de l'intérieur** d'une sous-partie. Dedans, un seul mortier lie les pierres : **car**, placé à l'intérieur de la phrase.
- **Pas de psychologie** hors texte : tiens-t'en à ce que le texte maçonne sous tes yeux ; ce que le personnage « ressentirait » derrière la palissade ne figure sur aucun plan.

9. Dans la tête du dragon correcteur : ses trois attentes

Tu as tenu jusqu'ici le rôle du bâtisseur. Le temps d'une visite, passe du côté du dragon qui vient réceptionner les travaux : glisse-toi dans sa cervelle et regarde ton château avec ses yeux jaunes. Que contrôle-t-il en survolant les toits ? Trois points, jamais un de plus. Donne-lui satisfaction sur les trois et il s'endort, heureux, enroulé au pied du donjon.

Première attente : la cohérence. Le dragon sonde chaque joint. « Les arbre » sans s : la note baisse. Un argument posé sans aucune justification : la note baisse. Une page entière sans argument : la note baisse. Un argument sans exemple : la note baisse. Un exemple laissé sans explication : la note baisse. Pour lui, une copie est une voûte : une seule pierre manquante et tout l'arc menace de descendre.

Deuxième attente : le lexique. Chaque œuvre a sa carrière de mots. Glisse les « trois unités » classiques dans un devoir sur Chrétien de Troyes et le dragon repère aussitôt le moellon venu d'une autre carrière : la note baisse. Scelle au bon endroit la *coutume*, le *don contraignant*, l'*élu*, la *fine amor*, et sa vigilance retombe : ces mots-repères sont le gibier dont il se régale, et cette fiche t'en garnit la réserve. Là, le dragon est content, il peut dormir.

Troisième attente : la bienveillance méthodologique. Le dragon inspecte des centaines d'édifices, et ses ailes fatiguent. Livre-lui un chantier bien tenu : une écriture nette, des paragraphes aérés, des allées dégagées. Surtout, garde-toi de le faire redescendre tous les étages avec des formules du genre « comme nous l'avons vu trois paragraphes au-dessus ». Chaque marche que tu lui épargnes est un point que tu gagnes.

Au fond, ce dragon se laisse apprivoiser sans grand mal, dès lors que tu devines ce qui le fatigue et ce qui le régale. Le tableau qui suit dresse l'inventaire de ses attaques et des remparts qui les brisent.

10. Les remparts : blinder ta copie contre le dragon

Le dragon tourne autour de ton château en crachant ses griefs : « Où est l'idée ? » « Tu racontes ! » Bonne nouvelle : chaque règle de cette fiche est un **rempart** dressé contre une de ses attaques.

L'attaque du dragon

Ton rempart

« Où est ton idée ? »

Chaque sous-partie s'ouvre par un **argument** articulé par « car ».

L'attaque du dragon

Ton rempart

« Pas assez de preuves ! » Une **citation brève, localisée au vers** par sous-partie : neuf en tout.

« Tu récites ton cours ! » Tu **montes des murs** au lieu d'entasser des pierres : chaque savoir est scellé à une idée.

« Tu décris la ruine sans la suite ! » Le « en quoi » exige la **chaîne causale entière** : de la défaillance jusqu'à l'invention de l'amour, chaque partie est un maillon.

« Ça part dans tous les sens ! » Le **plan monte étage par étage** ; les **passerelles** et **escaliers** relient chaque pièce.

« Tu manques de vocabulaire ! » Les **mots-repères propres à l'œuvre** répondent à son attente lexicale.

À la fin, le dragon replie ses ailes. La dernière pierre est scellée, l'édifice tient d'aplomb, rien ne bouge.